

K I A N A

SOUVENIR DES ILES SANDWICH.

PAR M. C. DE VARIGNY.

II

(Suite.)

— Ne me quitte pas, nous mourrons du moins ensemble. Je t'aime. Elle s'inclina vers Frank, qui déposa sur son front son premier, peut-être son dernier baiser.

— Je puis vivre ou mourir maintenant, comme il plaira à Dieu, dit-il. Courage, ma bien-aimée Jane, ma femme ! Si tu ne me revois plus, garde-moi ton amour et ta foi. La mort n'est rien quand on est aimé.

Jane comprit que sa résolution était prise.

— Adieu, lui dit-elle, toi qui es tout pour moi. Nous nous retrouverons bientôt pour toujours. Frank n'entraîna rapidement vers la lave. Les secousses avaient cessé de l'éruption. Le torrent de feu entourait complètement l'îlot. Il montait lentement autour de nous, minant le sol, dévorant comme une paille les arbustes qu'il entraînait. Une fumée intense ne nous permettait pas d'en deviner la largeur et nous cachait l'autre bord du ravin dont il emplissait le lit. Des pandanus coupés par le pied s'abattaient lourdement et disparaissaient, consumés en quelques secondes. Frank s'arrêta au pied d'un cocotier gigantesque. Il était impossible d'avancer plus loin. La chaleur intense nous brûlait les yeux et nous desséchait le gosier. Encore quelques instants, et l'arbre chancelant allait tomber.

— Qu'allez-vous faire, Frank ? — Tout tenter pour la sauver. Vous voyez cet arbre, c'est mon dernier espoir. Il va s'abattre, lui aussi, sur ce torrent que je crois profond, mais étroit. Je veux essayer de le franchir. C'est l'enfer à traverser en une seconde. Si je réussis, si je puis retrouver un de nos chevaux, gagner Eva, je vous amènerai des secours. Si je succombe, je ne devancerai que de peu la mort inévitable qui nous attend ici. Je ne puis pourtant pas, s'écria-t-il avec désespoir, la laisser périr sans un effort.

J'essayai vainement de le dissuader. Il ne m'écoutait pas. L'œil fixé sur le torrent, il le regardait monter. L'arbre oscilla.

— Adieu, ami ; dites-lui que je suis mort pour elle et en pensant à elle. — Le cocotier s'inclina ; son tronc immense résista quelques instants, puis il se pencha majestueusement et s'abattit en travers du torrent. Frank s'élança et disparut dans la fumée. J'entendis un horrible craquement, un crépitement de branches enflammées, un cri, puis tout se tut. Je détournai les yeux le cœur serré. Debout, près de moi, Kimo n'avait rien perdu de cette scène. Son visage trahissait une satisfaction cruelle qui me fit horreur. Son regard se croisa avec le mien, puis, sans mot dire, il s'éloigna. Quand je revins à Jane, je la trouvai abîmée dans un profond désespoir.

— Pauvre Frank, dit-elle, il m'a donné sa vie comme il avait la mienne. Heureusement, nous ne sommes plus séparés pour longtemps.

Les heures s'écoulaient, mornes et silencieuses ; la lave montait lentement, mais elle montait, et la chaleur devenait intolérable. A la fin du jour, je fis une distribution de vivres et d'eau. Grâce à la prévoyance de Frank, nos provisions avaient été sauvées et transportées au sommet du tertre. Je constatai avec effroi que nous en avions pour deux jours au plus, et encore en observant la plus stricte économie.

La nuit vint tempérer quelque peu la chaleur. Au jour naissant, je descendis au pied du tertre. La lave s'était élevée de plusieurs mètres. Elle roulait sans interruption ses flots rouges et clapotants. La fumée était moins intense, mais le miroitement de l'air surchauffé empêchait d'entrevoir l'autre bord du ravin. Cette journée fut une journée d'agonie. Les feuilles des arbres se desséchaient et leurs rameaux fêlés ne nous donnaient plus qu'une ombre insuffisante. Mes compagnons, abattus, attendaient la fin inévitable. Je réussis pourtant à réveiller chez quelques-uns d'entre eux un peu d'énergie, et à leur faire construire deux huttes de branchages pour abriter les femmes et nous-mêmes. Que la nuit était lente à venir ! Si horrible qu'elle fût, elle était préférable au jour, pendant lequel le soleil redoublait nos souffrances.

Jane était admirable de résignation ; grandie par l'amour et le danger, elle y puisait une force d'âme, une foi religieuse, que je n'avais pas soupçonnées en elle. Elle me parlait de Frank qui l'attendait dans un monde meilleur. Elle se souvenait de tout ce qu'il lui avait dit ; elle était heureuse et fière d'avoir été aimée de lui, heureuse surtout de lui avoir avoué son amour.

La seconde nuit finissait. Je sortais d'un sommeil lourd et fiévreux. L'aube blanchissait la cime de Mauna-Loa, le torrent roulait toujours. Il avait gagné plusieurs pieds encore, mais la fumée, dissipée, ne permettait de voir au-delà de l'autre rive. Il n'y avait pas de possibilité de salut pour nous. Bien que courant entre deux monticules, le fleuve de lave était d'une largeur telle qu'il fallait abandonner tout espoir de le franchir. Debout à côté de moi, Kimo le contemplait d'un œil farouche.

— Nos dieux l'emportent, me dit-il. Je souris avec dédain. Nos heures étaient comptées. Le flot de feu montait toujours, la force du courant vers nous, et le tertre, lentement miné, s'effondrait peu à peu. Il n'y avait rien à faire, rien à tenter, et nos forces diminuaient à mesure que le péril grandissait.

— Et elle ? repris-je, en lui désignant Jane agenouillée.

— Elle l'a voulu. Kiana l'a prédit.

— Oui. Je puis maintenant satisfaire votre curiosité. Demain, ce soir peut-être, nous partirons à Péle. Ecoutez la prédiction de Kiana : Je t'ai aimé, a-t-elle dit à Vakea, et un jour viendra où l'unique héritière de notre sang aimera un homme de ma race. Si elle devient sa femme, les dieux hawaïens auront vécu, et mon Dieu l'emportera sur eux.

— Cette femme, cette unique descendante de Kiana, c'est Jane ?

— Oui. Et lui, Frank, est mort.

Je m'éloignai le cœur serré, lorsqu'un cri poussé par Jane me fit tressaillir. Son bras étendu semblait m'indiquer quelque chose d'extraordinaire. Je courus vers elle, son regard fixe dévorait l'horizon. — Regardez, me dit-elle.

Loin, bien loin dans la plaine roulait un tourbillon de poussière au sein duquel semblaient se mouvoir des ombres aussitôt disparues qu'entrevenues. Un repli de terrain le déroba à nos yeux, mais quelques instants après il reparut sur la crête. Un cavalier lancé à toute vitesse se dessina un moment sur le fond blanc du ciel. D'autres le suivaient. Ils se dirigeaient vers nous.

— Frank ! c'est Frank ! s'écria Jane.

— Etait-ce Frank, et pouvait-elle le reconnaître à une telle distance ? Tous debout, immobiles, nous suivions du regard cette course vertigineuse, ces cavaliers emportés par un galop furieux et que chaque bond de leurs chevaux rapprochait de nous. Jane ne s'était pas trompée. Frank avançait son escorte. Il s'arrêta de l'autre côté du ravin. Son regard la cherchait avec anxiété ; elle le comprit, se détacha du groupe de ses femmes et lui tendit les bras.

Sauvée... et par lui !

Frank descendit de cheval. Nous le vîmes chanceler, mais par un puissant effort de volonté il se redressa. Ses compagnons l'avaient rejoint. Après une rapide consultation entre eux, ils se dispersèrent, explorant les bords du torrent de feu qui nous séparait d'eux. Bientôt ils nous firent signe de nous diriger vers le sommet du tertre, à l'endroit où la lave se divisant en deux décrivait à droite et à gauche la courbe qui nous encerclait. Là en effet le ravin était plus escarpé, le cours plus rapide et plus effrayant, mais aussi plus étroit. Nous ne pouvions correspondre que par signes, le ruissellement de la lave ne permettait pas à la voix d'arriver jusqu'à nous. Nos Kanaques ne perdaient pas un geste. L'instinct du salut réveillé en eux leur avait rendu toute leur vigueur. Sur un signe de Frank, l'un d'eux, le plus jeune et le plus alerte, grimpa avec agilité sur un pandanus énorme qui se dressait à quelques mètres du torrent. Il atteignit promptement les branches les plus élevées et attendit. Frank, debout sur l'autre rive, l'œil fixé sur lui, balançait lentement de son bras droit une fronde indigène. Peu à peu il la fit tourner et lui imprima un irrésistible élan. La pierre, lancée d'une main sûre, vint traverser comme une balle le sommet de l'arbre. Le Kanaque courba la tête, puis saisit une cordelette mince et souple attachée à la pierre. Un hurrah énergique se fit entendre de l'autre rive. Lentement, prudemment, notre Kanaque, aidé de ses compagnons, attira à lui cette corde et avec elle une autre plus grosse faite de fibres de haos, dont la force de résistance est incroyable. Les indigènes en fabriquant des lassos qui défient les efforts des taureaux sauvages. Cela fait, il la noua fortement à la plus grosse branche de l'arbre. De l'autre côté du ravin, nos sauveurs en faisaient autant, et bientôt la corde tendue relia notre île à la rive opposée. Nous vîmes ensuite un Kanaque fixer, sur l'ordre de Frank, une poulie sur cette corde, pendant que ses compagnons construisaient rapidement avec leurs hachettes et des branches d'arbre une sorte de siège grossier, assujéti à la poulie par des cordes. Frank voulait essayer de passer le premier, mais les instances de ses compagnons et son état de faiblesse le forcèrent à y renoncer. Le plus jeune se hasarda : nous suivions, haletants et le cœur serré, cette traversée périlleuse. La corde pliait sous nos poids. Lorsqu'il fut à mi-chemin, elle décrivit une courbe effrayante. Il avançait péniblement, retardé par une seconde corde nouée autour de ses reins et qui nous semblait se dérouler avec une lenteur terrible. Un moment, il parut suffoqué par la chaleur du torrent qui coulait à quelques mètres au-dessous de lui, mais un effort énergique lui permit de s'élever et bientôt il était hors de danger, au milieu de nous.

— Et Frank ? fut le premier mot de Jane.

— Il est blessé, épuisé de fatigue et d'anxiété ; mais ne craignez rien pour lui.

Bientôt la seconde corde fut fixée ; on les raidit toutes deux, et le sauvetage commença. Un à un, nos Kanaques s'aventurèrent, les femmes ensuite. Il ne restait plus que Jane, Kimo et moi.

Je ne perdais pas Kimo de vue. Il semblait anéanti ; mais je craignais un réveil terrible de son fanatisme. Qu'allait-il faire ? A plusieurs reprises je l'avais pressé de passer, il avait refusé par un geste de tête.

— Toi maintenant, lui dis-je.

— Non. Je passerai le dernier.

J'avais promis à Jane de l'accompagner, mais je n'osais laisser Kimo derrière nous. Je le croyais capable de tout ; et puis sous notre double poids les cordes n'allaient-elles pas céder, ou tout au moins se courber au point de nous exposer au danger d'être asphyxiés ?

Je pressai Jane. Elle hésitait, mais un signe impérieux de Frank triompha de sa résistance. Elle se hasarda. Debout au pied de l'arbre, je surveillais Kimo, prêt à le tuer au premier geste. Il n'en fit aucun. Jane passa, et quel-

ques instants plus tard je la vis s'affaisser dans les bras de Frank.

— Tu me suivras, Kimo, lui dis-je, au moment de le quitter.

— Oui.

— A bientôt !

— Peut-être : il faut une victime à Péle.

Que voulait-il dire ? A mon tour, je me lançai au-dessus de l'abîme. Deux minutes, qui me parurent deux siècles, s'écoulèrent avant que je n'atteignisse l'autre rive.

Je vis ensuite Kimo monter lentement dans l'arbre. Il saisit la corde, franchit sans difficulté la moitié du parcours, puis il nous sembla qu'il s'arrêtait. Que faisait-il ? La corde se courba lentement, elle oscilla. Un cri de terreur s'échappa de nos poitrines. Un craquement se fit entendre, une forme humaine, les bras étendus, disparut dans l'abîme mugissant.

Nos Kanaques affirmèrent qu'ils avaient vu Kimo scier avec son couteau la corde qui le soutenait.

Jane et Frank sont mariés depuis huit ans. Le ciel a béni leur union. Trois charmants enfants, deux fils, dont l'aîné est mon filleul, et une fille appelée Kiana, font leur joie et leur orgueil. Ils s'aiment tendrement, et ce n'est jamais sans émotion que ma pensée se reporte vers eux. Ma curiosité est satisfaite ; je sais la fin du chant de Kiana. Kimo m'a-t-il trompé ? Je ne le crois ; vraie ou supposée, la prédiction de Kiana s'est accomplie, et les dieux hawaïens ont vécu.

FIN.

UNE LETTRE DU COMTE DE CHAMBORD

Nous avons annoncé récemment la mort de M. de Monti, qui fut, trente années durant, le confident et l'ami du comte de Chambord. A l'occasion de cette mort, la veuve de M. de Monti a reçu de Frohsdorff la lettre suivante :

Frohsdorff, le 15 août 1877.

Quel coup affreux et inattendu, ma chère madame de Monti ! Au milieu de mon amère douleur, je ne puis penser sans une profonde émotion à la vôtre et à celle de vos enfants. Dans une pareille épreuve, il n'y a qu'à baisser la tête et se soumettre à la volonté de Dieu, dont les desseins sont impénétrables. Ma femme me charge de vous dire qu'elle prie pour vous de toute son âme, afin que vous ayez force et courage dans ces cruels moments. Je sais tout ce que vous perdez, et vous savez aussi que je perds un de mes plus anciens, de mes meilleurs amis, dont le dévouement, le zèle, l'intelligence, m'étaient si nécessaires dans les temps si difficiles que nous traversons. Depuis ses plus jeunes années jusqu'à sa dernière heure, il n'a épargné ni ses forces, ni sa santé, ni sa vie pour la cause sacrée au service de laquelle il a souffert et il est mort.

Qui m'eût dit, lorsque je l'embrassais si tendrement, il y a à peine un mois, au moment où il accourait avec tant d'empressement à mon appel, que ce serait pour la dernière fois ? Ah ! je n'oublierai jamais tout ce qu'il n'a cessé de faire pour moi, les bons conseils de sa longue expérience, et la chaleur de ce cœur si aimant. Croyez bien que je mêle mes pleurs aux vôtres, et que je prie Dieu avec vous pour qu'il récompense dans les joies du paradis, où j'espère bientôt le retrouver, ce chrétien plein de foi, si dévoué à l'Eglise, dont la conscience était si droite et si éclairée. Dites à vos fils que je les bénis au nom de leur père ; qu'ils suivent toujours ses grands exemples et qu'ils ne s'écartent jamais de la voie du devoir, qu'il leur a si bien tracée. Ma femme et moi nous ne cessons de penser à vous, et nous vous demandons de croire à notre vive et douloureuse sympathie. HENRI.

UN GRAND MARIAGE

On lit dans un journal français :

Le 9 de ce mois sera célébré à Saint-Paul, le mariage de miss White, fille du lord maire, et qui remplit à côté de son père les fonctions de lady mayoress. Un mariage à Saint-Paul est un événement très-rare, et depuis 1758, le fait ne s'est point présenté. Les hauts mariages sont généralement célébrés à Westminster-Abbey. Le fiancé de miss Ada White est M. Herbert-Thornton Price, négociant ; et c'est l'archevêque de Canterbury qui officiera. La lady mayoress portera une robe de satin blanc ; la traîne, de trois mètres et demi de long, est brodée de boutons de roses et de myosotis ; le voile, le mouchoir et la garniture du bouquet sont en dentelles de Bruxelles ; les souliers, qui viennent de Paris comme la robe vient de Lyon, sont en satin blanc, des fleurs d'orange et de myrte sont non pas brodées, mais peintes à la main sur l'étoffe. Miss White sera accompagnée de seize demoiselles d'honneur toutes uniformément vêtues de robes à traîne en soie rose claire et toutes couronnées de fleurs.

Le gâteau de mariage qui figure au déjeuner donné à 400 invités dans la salle égyptienne de Mansion-House, pèse trois cents livres. On offre à chacun des invités, on envoie à tous les amis un morceau de ce gâteau, une des plus mauvaises pâtisseries qui se puisse imaginer, mais qui coûte souvent cinq ou six francs la livre. Le couteau qui doit couper le gâteau de mariage est une sorte de sabre en argent, fait expressément pour la circonstance. Enfin, à Man-

sion-House on emmagasine du riz et des vieilles pantoufles de soie, qui, de toutes les fenêtres, doivent être lancées sur la tête des nouveaux époux, lorsqu'après le banquet ils quitteront le domicile paternel.

De la Banque à Temple-Bar, on ne parle que de cette cérémonie ; on oublie les Turcs, les Russes et les embarquements anglais.

LE MARIAGE A LA LOTERIE

Nous lisons dans un journal des Etats-Unis :

On a dit souvent que le mariage était une loterie ; cette définition, prise jusqu'ici au figuré, est en train de devenir une réalité.

Le Times de Kansas City, un des organes les plus influents du Missouri, a offert dernièrement un nouveau genre de prime à ses lecteurs.

Tous les abonnés de trois mois avaient droit à un billet de loterie, et la prime, au lieu d'être une paire de bottes, un piano, une machine à coudre ou un panier de potirons—se trouvait être, cette fois, une jeune et jolie femme.

Le côté le plus curieux de l'affaire, c'est que plusieurs jeunes et jolies femmes se sont effectivement présentées comme primes et n'ont posé qu'une seule condition à l'administrateur du journal, celle de rester inconnues jusqu'à ce que le tirage ait eu lieu. Ces jeunes filles, pourvues, bien entendu, de l'assentiment de leurs parents, qui espèrent sans doute que leurs enfants seront gagnées par de riches abonnés, avaient chacune un numéro et elles n'étaient pas connues autrement du public. Ce numéro jouait le rôle du *flammeolum*, le voile antique qui recouvrait la pudeur des fiancées romaines.

Le tirage a eu lieu, il y a quinze jours, et le Kansas Times a publié les noms des gagnants, en ajoutant à chacun le nom, l'adresse et la photographie de la jeune fille qui lui est échue.

Le Times s'engage, en outre, à faire les frais d'une noce de première classe (*sic*) et d'héberger les nouveaux époux gratuitement pendant toute la durée de la lune de miel.

Que l'on ose dire maintenant que le progrès ne se fait pas sentir sur les bords du Missouri.

BON CONSEIL

Sous ce titre, le *Commerçant*, de Saint-Césaire, dont l'abbé F. X. Collette est l'éditeur-proprétaire, publie une série d'articles dont nous citerons quelques passages. S'adressant à ceux qui sont chargés de nos destinées :

Notre éducation commerciale et industrielle a été à peu près nulle jusqu'à présent, se réduisant presque à celle que l'on peut faire derrière un comptoir ou dans un atelier, et ce n'est pas assez. Il a fallu véritablement une persévérance et des talents extraordinaires à ceux d'entre nous qui, sans autre éducation que celle-là, ont pu parvenir à quelque distinction dans le commerce ou l'industrie. Il y a longtemps que je déplore, avec tous les amis du pays, que le cours de nos collèges ne puisse être changé de façon à reléguer à la fin du cours les études purement classiques, comme celles des langues savantes, qui font perdre un temps considérable aux jeunes gens qui ne sont pas destinés aux professions libérales, et qu'on pourrait, ce me semble, faire commencer avec les Belles-Lettres. Mais il paraît que cet arrangement entraînerait de grands inconvénients. C'est au moins ce que m'écrit un jour le Supérieur d'un de nos premiers collèges, sans me spécifier ces inconvénients. S'ils sont insurmontables, j'en serai bien fâché, car il faudra penser à établir des écoles laïques pour répondre aux besoins de notre société, et j'aime beaucoup à voir la jeunesse sous la tutelle de notre clergé jusqu'au moment où elle entre dans le monde.

Le même journal termine comme suit un article sur nos divisions :

Ne nuisons jamais au crédit de nos institutions ; encourageons nos compatriotes quand ils fondent des établissements industriels destinés à donner de l'impulsion à notre commerce.

Examinez l'Américain à l'œuvre et vous admirerez la sobriété de langage dont il fait preuve dans ses relations avec le prochain. Rarement vous le verrez semer la discorde ; rarement vous l'entendrez dénigrer ses institutions, et toujours il supportera l'homme qui travaille à l'avancement de l'industrie. Plusieurs Canadiens intelligents, repoussés par leurs compatriotes, ont vu réussir leurs entreprises, parce qu'ils ont reçu l'appui de nos voisins.

Voulons-nous voir fleurir le commerce et l'industrie, voulons-nous voir augmenter notre prospérité, bannissons de nos rangs la discorde et l'esprit de parti. Favorisons les bonnes mesures qui sont proposées, sans examiner si elles ont pour auteurs nos amis ou adversaires. Sacrifions sur l'autel de la patrie nos rancunes et nos antipathies, pour ne songer qu'à notre avancement moral, intellectuel et matériel, et nous nous mettrons à la hauteur de la mission sublime que le peuple canadien est appelé à remplir.

LE PHOSFOZONE

contient les composés les plus précieux de Phosphore et d'Ozone. On reçoit des certificats de toutes parts. Le PHOSFOZONE se vend bien. C'est le tonique favori des dames. JAMES HAWKES, Pharmacie de la Place d'Armes, Montréal. On reçoit une brochure franc de port en faisant la demande à EVANS, MERCER & Co., Montréal.